

« Mouche ton nez, dis bonjour à la dame! »  
Réflexions didactologiques sur la politesse  
et sur sa vision spéculaire, l'hypocrisie

Jacques Cortès  
Professeur émérite - Université de Rouen



Synergies Monde n° 3 - 2008 pp. 147-159

**Résumé :** *Même préoccupation que pour l'article de Georges Neyrand qui inspire certains passages de cette étude que Jacques Cortès consacre à la politesse. Concept et pratique puisant leurs principes dans les plus vieilles traditions des peuples, une étude de la politesse et de son contraire permet d'atteindre la source profonde de coutumes, comportements et rites dont on ne perçoit habituellement que la forme visible plus ou moins caricaturale. Traduire le comportement en actes d'un individu appartenant à une culture donnée est sans doute aussi complexe qu'interpréter une langue avec les concepts d'une autre.*

**Mots-clés :** *politesse, impolitesse, immanence, transcendance*

**Abstract :** *Jacques Cortès goes about politeness keeping the same concern of Georges Neyrand whose article inspires certain paragraphs of his study. It's a practical concept that dips its principles into the older traditions of people.*

*Studying the politeness and its reverse helps to achieve the deepest source of the customs, behaviour and rituals in which we mostly notice the perceptible, but a little bit caricatured form. Translating a human's behaviour in acts according to a special cultural context, is for sure as complex as it is when we translate the concepts from a language to another one.*

**Key words :** *politeness, impoliteness, immanence, transcendence*

En didactologue consciencieux je commencerai par un exemple de dysfonctionnement communicatif pour parler de la politesse. On me pardonnera donc de ne pas me lancer d'emblée dans des considérations philosophico-culturelles élevées car l'essentiel est moins dans le discours qu'on tient à son propos que dans les comportements qui nous collent à la peau et à la raison (sociale évidemment) quand nous nous frottons à autrui, particulièrement lorsque ce dernier n'a pas été éduqué dans la même galaxie culturelle que nous.

D'où l'idée qu'on ne peut rien dire de sérieux sur la politesse si l'on ne la situe

pas par rapport à son contraire, l'impolitesse, et, consécutivement, en relation avec ce qui la nourrit à satiété : la sottise ignorante de prime abord (la vulgarité est perçue comme un signe palpable de « manque d'éducation ») ; le calcul social ensuite (l'absence d'égards envers l'autre ~ ou méchanceté - régulièrement assortie d'iniquités diverses, est trop souvent interprétée comme un indice d'habile stratégie, de force de caractère ou de personnalité).

Mais le discours qui suit ne vise pas à être une sorte de catéchuménat de bienséance internationale. Les gens sont ce qu'ils sont, en France comme ailleurs dans le monde. Contentons-nous de les (nous) observer, de confronter les attitudes, les comportements et les propos des uns et des autres sans parti pris d'édification car tout cela relève de codes acquis sur lesquels l'habitude a tellement mis son empreinte que la raison et la morale n'ont plus guère leur mot à dire.

Bref, sottise, calcul, l'étymologie et l'histoire ont parfaitement situé l'impolitesse comme synonyme partiel de méchanceté sociale : le méchant c'est le *mé-chéant*, c'est-à-dire le *mal-tombant*. Sympathique euphémisme pour désigner l'adhérent d'un vaste club d'imbéciles heureux qui recrute largement aux quatre horizons de notre « petit tas de boue », et auquel il nous arrive peut-être parfois, allez savoir, de payer nous-mêmes cotisation.

## I.- Jeux de mains, jeux de vilain

C'était au tout début des années 60. Je travaillais en ce temps-là au Japon, avec mon épouse, dans un établissement célèbre de Tokyo. Chaque mardi, vers 13H50, nous entrions dans le couloir conduisant à la salle des professeurs. Au bout dudit couloir, sur la gauche, un lavabo, et immanquablement, devant ce lavabo, Monsieur S., lavant ses mains blanchies, bleuies, jaunies et rougies par la craie du cours de phonétique articulatoire qu'il venait de terminer. Nous voyant arriver, il se séchait rapidement les mains, se tournait vers nous (plus exactement vers moi), levait les bras au ciel et s'écriait avec bonheur : « Ah ! Monsieur Cortès ! ». Il se précipitait alors sur moi, me donnait une grande claque dans le dos, et s'emparait de la main que je lui tendais en la secouant énergiquement tout en s'enquérant de ma santé qui, Dieu merci, était régulièrement aussi bonne en ce temps-là qu'elle l'est aujourd'hui.

Ces débordements me paraissaient bien un peu excessifs mais je trouvais cela plutôt sympathique, contrairement à mon épouse qui faisait ensuite des commentaires un peu aigres en aparté :

1. Monsieur S. parlait trop fort ;
2. Il était trop poli (avec moi) pour être honnête ;
3. C'était un mufle qui l'ignorait (elle) totalement ».

Après quelques séances de ce type, je décidai de corriger un peu la situation et j'allai voir un autre collègue japonais avec qui j'étais lié par des liens d'amitié. Après m'avoir entendu, il objecta que Monsieur S. ignorait sans doute mon épouse par respect ou timidité et que, s'il parlait un peu fort, c'était probablement parce qu'il était persuadé que cela « faisait très français » (sic.), comme faisait très français également le fait de me secouer la main. Je lui dis que je comprenais

bien et excusais volontiers une attitude qui me faisait irrésistiblement penser au fameux « pavé de l'ours » de la fable, mais qu'en ce qui concernait mon épouse, elle ne voyait pas du tout l'affaire sous cet angle. Il me promit alors de «faire quelque chose ». Il le fit. Le mardi suivant, ce fut ma femme qui eut droit à une grande claque dans le dos.

Je crois qu'on peut tirer de cette évocation quelques petites conclusions simples en matière de politesse. Comme le montre bien mon exemple, quoi que nous fassions, la politesse ou son absence supposée fait l'objet d'un jugement automatique, assorti explicitement ou implicitement de louange ou de blâme. On est ou on n'est pas (considéré comme) poli. Situation aux conséquences importantes si l'on en juge par le sort de Monsieur S. qui d'évidence passait désormais aux yeux de mon épouse pour « un grossier personnage ». Par ignorance pure de certaines règles culturelles françaises, il s'était en fin de compte rendu antipathique à quelqu'un qu'il n'avait apparemment pas l'intention de blesser.

Voire ! Monsieur S. était-il à coup sûr l'innocente victime de l'histoire que je viens de raconter ? La grande claque dans le dos de mon épouse me plonge tout de même, depuis quarante ans, dans des abîmes de réflexion. Deux explications me paraissent tout aussi plausibles: ou bien l'homme était d'une ignorance confinante à la sottise, ou bien il avait mis au point, dans le deuxième acte du scénario, une subtile (mais peu raffinée) vengeance en feignant la bonne volonté naïve du Nippon de base. Nous ne saurons jamais le fin mot de cette intéressante histoire de politesse ou d'impolitesse malencontreuse, mais ce qui est certain, c'est que l'incident, comme on dit «jeta un froid » durable sur nos relations, surtout celles de mon épouse avec Monsieur S. Lorsqu'on rappelle en effet que ce dernier enseignait le français à Tokyo avec beaucoup de succès, on constate l'effacement quasiment total de la culture française dans le comportement social (« à la française ») et donc dans la formation initiale et continuée des professeurs de cette génération-là (si l'on peut s'autoriser à généraliser). Nous tenons en tout cas avec cet exemple, sur bien des plans, un filon de recherche intéressant pour l'approche des questions culturelles dans notre discipline.

## **II.- Un champ de mines abandonné par les artificiers de tous les pays**

Les choses ont-elles changé aujourd'hui ? La politesse fait-elle vraiment l'objet d'un soin très attentif de la part des concepteurs de méthodes modernes ? Objectivement, je crois que ce sujet est toujours soigneusement occulté, et cela pour la raison assez paradoxale qu'on semble convaincu que la politesse est une pratique universelle impliquant partout des comportements sinon semblables en surface, du moins fortement comparables en profondeur. Et ce surtout depuis que la planète s'est rétrécie à la dimension d'un « village global » inspiré, entre autres, de feuilletons télévisuels mythiques où l'on vend et achète quelque chose (du pétrole, par exemple) tout en nouant, entre deux contrats d'affaires louches, des amours romantiques ou tumultueuses, et en perpétrant le reste du temps quelques coups pendables pour trahir un frère, un ami, une maîtresse ou une épouse. Au travers de ces sociétés virtuelles, foncièrement factices, mais connues jusque dans les chaumières les plus isolées du monde, une illusion d'universalité des codes régissant les relations sociales se développe un peu partout dont résulte

probablement pour une bonne part la quasi occultation pédagogique de la culture en classe de langue étrangère. A quoi bon se fatiguer à enseigner ce dont la télévision nous donne chaque jour une multiplicité d'exemples apparemment vécus en direct ?

Malheureusement, s'il est un domaine où l'on doit se montrer particulièrement prudent, surtout en ces temps de culte du veau d'or où les valeurs essentielles partout célébrées concernent le profit matériel érigé par le libéralisme économique en vertu humaniste (l'homme riche est un bienfaiteur), c'est bien celui de la politesse où s'expriment avec une infinie fragilité l'âme et le génie d'un peuple (pour parler comme jadis), l'ensemble des caractères propres à une culture quelconque (pour employer le langage actuel du didactologue).

La vraie politesse puise sa signification fugace mais profonde dans une tradition culturelle qui pour être très ancienne n'en est pas moins vivante et digne d'être conservée dans son principe. Bref, ce n'est ni sur des signes extérieurs d'urbanité ou de simple amabilité, ni sur des interactions verbales quotidiennes en forme de poncifs, ni sur l'avachissement planétaire des membres d'une vaste internationale de téléspectateurs abrutis, ni même enfin sur la suffisance technocratique d'une fraternité mondiale d'affairistes et de politiques pour qui l'honneur n'est plus qu'une maladie de pauvre, que l'anthropologie moderne peut fonder une analyse pertinente des mystères culturels de nos compatriotes terriens. Que la fortune et ses pompes fassent rêver, comme jadis les citrouilles et les rats devenant carrosses et laquais, rien là que de très normal. Mais la découverte de l'autre, dans sa substance humaine profonde, passe par un autre chemin que celui des contes à dormir debout. La politesse vietnamienne, brésilienne, française, russe, saoudienne... n'a rien à voir avec toute cette stupéfiante quincaille distractive. Posons donc la nécessité d'un retour en arrière pour comprendre les valeurs d'autrui par opposition à celles qui sont les nôtres. C'est du reste ce que nous recommandons l'ethnologie contemporaine.

### III.- Crime et Châtiment... du Langage

Il est certain que la politesse est d'abord faite de mots. Il en est de courtois, d'autres de vulgaires considérés curieusement comme « gros », sans que cet adjectif ait un rapport quelconque avec la taille du vocable considéré. D'un individu on peut dire indifféremment, du strict point de vue du sens, qu'il est un imbécile ou un con. Le gros mot est paradoxalement le plus court. La grosseur ici est d'évidence localisable dans l'origine sexuelle (féminine en l'occurrence) du terme considéré mais la langue verte de tous les temps a éliminé tout sexisme ségrégationniste avec des expressions croisant démocratiquement les deux sexes (type « *con* (sexe féminin) comme une *b..* (sexe masculin) »). Ajoutons toutefois, pour corser le débat, qu'*imbécile* vient du latin *imbecillus* signifiant *sans bâton, donc impuissant*.

La bienséance de chaque nation trace ainsi entre les mots des frontières que l'on ne peut dépasser sans enfreindre précisément les limites de la politesse. La vérité, toutefois, c'est que la « langue étant forme et non substance », comme disait Saussure, les limites en question sont essentiellement floues parce que toujours dépendantes de la situation. Ce sont donc les circonstances de renonciation

qui génèrent le scandale, non les mots eux-mêmes. Dans bien des situations il est souhaitable de parler dru sous peine d'apporter une note discordante à l'ambiance régnante. Par exemple dans le cas du fameux code restreint de Bernstein, i.e. lorsqu'on est entre pairs et qu'on veut faire simple, sans manière, convivial, peuple, un bon connaisseur de la langue doit être capable de jouer sur les registres lexicaux les plus gras sans craindre de choquer quiconque. 11 honorera même le contrat tacite de bonne ambiance passé avec ses commensaux en mettant une bonne louche de vulgarité conviviale dans son langage. On peut appeler cela du « savoir-vivre de joyeux luron » et l'inscrire au chapitre d'une certaine forme de politesse. « Bonnet de nuit » (i.e. personne ennuyeuse), s'abstenir. « On apprend à hurler (...) avec les loups ». Malheur donc à celui qui se mettrait à bêler au sein de la meute et qui, ce faisant, casserait l'ambiance par un comportement inadapté à la demande de fête conjoncturelle où tous les tabous linguistiques (donc sociaux) doivent être allègrement piétinés. Dans le très beau chapitre IX de son *Langage*, Bloomfield stigmatise certes ce qu'il appelle « les connotations inconvenantes » qui ne peuvent être employées « que dans des circonstances limitées » mais qui impliquent aussi, quand elles le sont, soit une intention « malicieuse », soit « une humeur détendue et sans façons » (p. 147) tout en insistant beaucoup sur « le blâme » ou la « punition » qu'un emploi immodéré de ces formes pourrait entraîner pour le contrevenant.

Mais depuis Bloomfield l'étiquette langagière a considérablement évolué. Il est permis aujourd'hui de faire et de dire beaucoup de choses qui, autrefois, auraient profondément choqué. Sans doute parce que, comme l'indique Bourdieu (1982, p.93), on assiste à un « rejet des censures que la bienséance fait peser, en particulier sur le corps taboue, et au franc-parler dont les audaces sont moins innocentes qu'il ne paraît puisque, en rabaisant l'humanité à la commune nature, ventre, cul, sexe, tripes, bouffe et merde, (on) tend à mettre le monde social cul par-dessus tête ». il y aurait donc lutte déclarée aujourd'hui contre « la pression et la répression que l'ordre ordinaire fait peser, en particulier sur les dominés, à travers les contraintes et les contrôles, en apparence insignifiants, de la politesse, qui, au travers des variations stylistiques et des manières de parler (les formules de politesse) ou de tenir son corps en fonction du degré de tension objective du marché, impose la reconnaissance des hiérarchies entre les classes, les sexes et les âges ».

Et à cet égard, il est intéressant d'observer, en matière de politesse, deux facteurs déterminant la révolution langagière à laquelle on assiste aujourd'hui un peu partout (du moins dans le monde occidental) : le féminisme et le jeunisme.

- Dans un fascicule publié aux Etats-Unis en 1978, Paul Watz-lawick écrit facétieusement (p.63-64) : « Si mes lectrices mettent leur point d'honneur à passer pour des femmes vraiment émancipées et libres aux yeux de leurs consoeurs américaines, il faut que je me résigne à leur conseiller de s'exercer à prononcer les termes énergiques de shit et de fuck. Pour des raisons que, par mon appartenance à l'ancienne génération, je ne saurais cautionner, l'emploi de ces mots passe aujourd'hui pour une preuve indéniable que vous êtes tellement libérée du sexisme masculin que vous êtes capable d'utiliser des expressions qui jusque-là étaient le douteux privilège d'hommes plutôt vulgaires. Mais, par pitié,

n 'employez plus fuck dans son vrai sens ! Le comble du grotesque est atteint lorsqu 'on entend proférer par une douce et frêle jeune femme : *My neighbour (..) was fucking mad because my dog went to the bathroom on his sidewalk* ». Il est clair que l'obscénité volontaire malicieusement réprouvée ici par P.W. est une sorte de symptôme de lutte pour la parité sexuelle dans la mesure où la femme use d'un mot réservé en principe à l'acte de pénétration, même si le « vrai sens » est écarté. *Fucking* ici n'est en fait rien d'autre qu'un terme d'intensification à connotation faussement sexuelle. Mais il est intéressant aussi de noter que *fucking mad* (à traduire par « être fou de rage ») cohabite avec le très châtié *went to the bathroom on his side walk* (signifiant en bon français « avait fait sa crotte ou ses besoins sur son trottoir »). Les Américains, ainsi, ont des pudeurs langagières très sélectives : désinvolture totale en matière de sexe ; niaiserie complète du côté du pipi-caca euphémistiquement désigné, tant du point de vue du faire que « des lieux » par cet étrange (aller à la) salle de bains. De l'outrance vulgaire à l'euphémie la distance peut être infime, et pas seulement en pays *yankee*. Je connais une honorable maman française qui interdit totalement à ses enfants les expressions faire caca ou pipi. La seule formule autorisée dans la famille est : « est-ce que je peux aller éliminer ? ». Il est normal d'en sourire mais ce genre d'euphémisation sauvage est à l'origine de bien des modifications lexicales françaises dont Nancy Huston nous a proposé (1980 p.39 et ss.) une fort belle analyse. C'est toujours pour des raisons de délicatesse, de politesse ou de bienséance que les mots se trouvent triturés par l'histoire. *Foutre*, par exemple, engendre *foutu* au XVIème siècle, transformé pudiquement en *outu*, qui anéantit *outrement* remplacé par *autrement* dans des expressions comme *c'est autrement difficile*. Autre exemple proposé par Nancy Huston, le très joli verbe *baiser*. Ayant été adopté au XVIIème siècle comme euphémisme de *foutre*, il commence par faire disparaître son quasi homonyme *aiser* (signifiant *servir, accommoder*) parce qu'il lui ressemblait trop. « Sa péjoration conséquente, écrit N.H., l'avait rendu malséant ». Mais le résultat fut que Corneille lui-même qui, dans *l'Illusion Comique* avait écrit, en tout bien tout honneur, le vers : « Nous avons tout loisir de baiser nos maîtresses » changea de mot sous la pression de son éditeur et écrivit : « Nous avons tout loisir de flatter nos maîtresses ». Les Précieuses (ancêtres de nos modernes « chiennes de garde »), qui n'étaient pas du tout aussi ridicules que Molière a pu le dire, n'avaient décidément pas apprécié la première version.

Comme on le voit, le féminisme tente - et depuis fort longtemps - de conquérir sa légitimité langagière en s'emparant de tous les domaines initialement réglementés orthographiquement par l'homme et à créer de nouvelles normes de bienséance, donc de politesse sociale, en restituant à nos compagnes, au niveau des mots, le respect auquel elles ont droit. Il ne ferait pas beau, dans certains milieux, oublier de mettre un e à *professeure* ou à *auteure* pour désigner le statut professionnel d'une dame. Cela équivaldrait à une provocation grave, par exemple au Québec où, plus qu'ailleurs sans doute, on se montre chatouilleux sur ces transformations de la langue exigées sans qu'il y ait obligatoirement consensus à leur propos. Mon ordinateur, par exemple, me souligne obstinément en rouge les deux vocables que je viens d'allonger d'une lettre, signe évident qu'il a des tendances regrettamment machistes.

- En ce qui concerne les normes langagières des jeunes, là aussi se met en place

une nouvelle éthique de la communication qui modifie singulièrement les règles de la politesse. Les jeunes francophones de l'Hexagone, par exemple, ne savent plus terminer une lettre à leur professeur en rassurant de leurs sentiments respectueux et dévoués. Pour eux, écrire de telles choses « est un plan troisième âge » complètement dépassé, méchamment *gol*, craignos, crade ou glauque. Ils vous donnent donc éventuellement du cordialement ou du amicalement dans le meilleur des cas, mais n'espérez pas plus. Ce qu'ils condamnent spontanément - Signe de pudeur puisqu'il s'agit de malmenier une étiquette héritée d'un autre âge - c'est d'évidence un formalisme aussi respecté qu'indiscutablement ridicule, (consultez un *Quid* quelconque sur les usages officiels en matière de correspondance : « Veuillez agréer, Votre Altesse Eminentissime (ou Votre Eminence Révérendissime), les assurances de ma très haute considération ou de ma plus respectueuse considération ou de ma considération la plus distinguée » ; ou bien, plus drôle encore: « Monsieur L'Ambassadeur, comment va Votre Excellence ? »).

Peut-on dénoncer le jargon des jeunes et accepter sans sourciller celui que nous impose encore un conservatisme social d'autant plus dépassé que, se lamente Alain Finkielkraut, les « vieux » d'aujourd'hui font tout ce qu'ils peuvent pour paraître jeunes, détruisant eux-mêmes les tabous culturels dont ils vivaient jusqu'ici. La simplification de l'étiquette épistolaire, dès lors, n'est pas plus inquiétante que, par exemple, celle de la cravate et du costume trois pièces pour les professeurs d'université. Faire son cours de linguistique générale ou de sémiotique littéraire en *blue Jean*, *santiags* et col roulé marine est désormais le *must* sur un campus français. Et si le *Jean* d'une propreté douteuse donne des signes de fatigue au point de s'effiloche au bout des jambes, c'est encore mieux, même si l'on bedonne un peu la cinquantaine ou même la soixantaine approchant. L'essentiel n'est pas d'être mais de paraître, de faire comme si l'on était encore jeune. Braver certaines règles de bienséance vestimentaire (quelle bienséance, dites-moi un peu ?) est donc, à défaut d'autre chose, une manière d'affirmer son courage, son originalité et sa liberté. Soit. Mais une large majorité de quinquagénaires agissant de même, ne risque-t-on pas de se fourvoyer simplement dans un nouveau conformisme ? Les accessoires vestimentaires du jeunisme, au-delà de leur fonctionnalité pratique et de leur écriture idéologique, ne risquent-ils pas de signifier exactement le contraire de ce qu'espère le croisé de la modernité: un premier symptôme de sénilité ?

La politesse est-elle donc à ce point bouleversée que toutes les normes s'effondrent, que les repères historiques disparaissent, et qu'en fin de compte il ne soit plus possible, sauf à désinformer l'apprenant étranger, de lui donner la possibilité d'ouvrir avec un Français un dialogue qui ne soit pas ponctué de fausses notes et d'impairs ? En d'autres termes, au niveau de la politesse, le dialogue interculturel est-il possible ?

#### **IV.- Politesse européenne et politesse asiatique, une rencontre délicate**

La question posée est particulièrement importante pour celui qui enseigne une langue-culture différente de celle de son apprenant. Pour nous placer dans la situation la plus délicate, nous choisirons de confronter ici un apprenant éduqué en langue-culture japonaise à l'apprentissage de la langue-culture française. Ce choix s'explique déjà par notre souci d'être en cohérence avec l'exemple

d'interférence culturelle qui nous a permis d'introduire notre discours. Je rappelle donc la mésaventure de Monsieur S. dont les efforts méritoires pour être dans une tonalité comportementale française ont finalement abouti à un énorme fiasco, aussi bien du reste pour lui que pour nous car l'acte manqué résultant, nous dit la psychanalyse, « de l'interférence de désirs inconscients, en conflit avec les motivations conscientes » (Larousse, Lexis, 1979) s'est produit de part et d'autre. Nous avons été aussi ridicules, au regard des Japonais, dans notre souci de corriger la situation, qu'a pu l'être à nos yeux Monsieur S. dans la pantomime franchouillarde outrée qu'il nous a servie. Les rapports entre communautés différentes, ainsi, sont régulièrement marqués par une somme considérable de préjugés de la part de l'étranger (qui peut évidemment être nous), dont il est difficile de se débarrasser, tout particulièrement en matière de politesse, concept où se cristallisent quotidiennement les principes les plus subtils de la culture d'un peuple.

Pour un Français « la politesse japonaise est légendaire et souvent sujette à la moquerie car semblant excessive ». Tels sont les propos tenus dans un article de synthèse par une vingtaine de jeunes polytechniciens ayant effectué au Japon un séjour de deux mois au cours de l'année 2000. Ils notent même que cette politesse « peut parfois paraître choquante car obéissant à un code bien différent du nôtre. La langue japonaise comprend d'ailleurs, ajoute le rédacteur du groupe, différents degrés de politesse que l'on utilise en fonction de la nature de son interlocuteur ». Ces observations sont justes mais restent à la surface des événements vécus par ces brillants jeunes gens au cours de leur très bref séjour japonais. Il manque un essai d'explication à cela, mais pour le composer, il faut d'évidence interroger les principes mêmes sur lesquels repose le code évoqué, principes dont le texte que je viens de citer ne nous dit évidemment rien.

Les rituels sociaux les plus divers (il en existe évidemment en français comme en japonais même si ceux-ci semblent infiniment plus visibles que ceux-là) prennent naissance dans les grandes influences historiques dont un peuple a été imprégné et conditionné culturellement dès l'enfance. La ritualisation s'est installée progressivement et les postures et mots qui l'accompagnent sont devenus la Norme. Des variations de surface nombreuses, des évolutions, des révolutions, des rejets conjoncturels, des inventions... peuvent affecter cette norme mais rien, je crois, ne remet en cause ses principes fondateurs.

La France dite « éternelle » est un pays judéo-helléno-latino-germano-chrétien. La politesse française est à inscrire, entre autres causes, dans cette quintuple influence de base à laquelle il faut adjoindre quelques grands faits historiques constitutifs de son identité : la construction de son espace géographique, de sa langue, de son esthétique dans tous les domaines, de sa spiritualité religieuse foncière dans le cadre d'un régime monarchique millénaire ; la construction de sa logique, rigoureuse scientifiquement mais parfois étroite socialement, par une foule de penseurs parmi lesquels je citerai particulièrement Descartes et les philosophes des Lumières ; la construction de son humanisme moderne et de sa conception des Droits de l'Homme et du Citoyen par les quatre révolutions (1789, 1830, 1848, 1870) qui ont marqué son Histoire ; la diversification continue de son peuple par l'insertion d'immigrants de toutes origines et de toutes confessions dont la co-



présence toujours vécue conflictuellement à chaque étape de son Histoire (Gaulois, Latins, Germains, Normands, Italiens, Russes, Espagnols, Polonais, Portugais, Maghrébins, Africains...) lui a permis, très tardivement, de développer le concept social très positif de laïcité, intéressante application à la coexistence des groupes humains des idées majeures de démocratie, de tolérance et de respect d'autrui. Je ne vais pas me donner le ridicule de poursuivre plus avant cet inventaire historico-notionnel à la Prévert, mais il est certain que le citoyen français est l'héritier sur tous les plans de toutes ces influences croisées. L'utilisation que l'Hexagonal de base a pu faire et peut encore faire de cet héritage est certainement parfois très discutable, mais le fait est que toutes les conditions semblent réunies (même si certaines époques récentes ont prouvé le contraire) pour que les effets néfastes du racisme, du nationalisme sectaire, de l'étho- et de Pethnocentrisme soient pour le moins diabolisés par la morale officielle et dans les idées « affichées » par le grand public, à défaut d'être totalement éradiqués de tous les esprits. Que peut-on déduire d'intéressant pour notre sujet de ces considérations ? A mon sens, très précisément la clé de tout le scénario d'incompréhension que jouent très régulièrement mais involontairement les Français aux prises avec les Japonais dans leurs relations les plus banales (mon exemple initial le prouve abondamment), scénario auquel j'ai personnellement tenu mon rôle avec la plus grande constance, et sans doute avec la plus grande sottise, durant les 8 années passionnantes mais difficiles culturellement que j'ai passées à Tokyo.

Encore un détour sur l'exemple de Monsieur S. Il ne saluait pas mon épouse par respect m'a dit mon informateur japonais. Je doute un peu que ce soit la bonne raison, mais, quel que soit cette dernière, il est probable que nous tenons là un problème explicable par la vision très personnelle, mais aggravée par sa culture japonaise, que Monsieur S. avait des rapports Homme-Femme. La femme japonaise est supposée être d'une infinie discrétion en société. La politesse, pour elle, c'est d'écouter et de se taire. Si de plus elle vous fait le grand honneur de venir chez vous en costume national, elle sera contrainte à « faire fleur de mur », c'est-à-dire à picorer et boire comme un oiseau (le kimono traditionnel est certes magnifique mais comprime sérieusement l'abdomen), ne dire que le strict nécessaire et ne s'autoriser à rire qu'en cachant de façon charmante son visage derrière sa main. Comme son époux lui-même est plus écoutant que causant, on devine l'ambiance folle d'une soirée franco-japonaise. Le Japonais distingué maîtrise parfaitement le silence, et ce pour deux raisons : d'abord parce que trop parler nuit, ensuite parce que s'exprimer en français est un exercice périlleux dans lequel on est excusable de ne pas être à l'aise. Il vous régalerait très souvent au cours de la soirée d'un rire que vous soupçonneriez fort d'être un peu exagéré par rapport à la valeur comique réelle de vos traits d'esprit, mais ne prendra la parole qu'avec parcimonie. Il pourra même, à l'occasion, s'endormir un peu sur son fauteuil, signe que vous ne savez trop si vous devez l'imputer à la fatigue d'une nourriture trop calorique inhabituelle, à celle de la conversation, ou, dans le meilleur des cas, au bonheur profond de passer une soirée en compagnie de ces curieuses personnes décidément que sont les Français. Et puis il y a la durée. Un repas japonais se passe plus souvent au restaurant qu'à la maison. On se rencontre, on dîne, on papote un peu puis on se quitte. L'affaire est bâclée en 1 heure 1/2, deux heures au grand maximum. Un dîner français commence aux alentours de 20h30 et se termine autour de minuit, une heure du matin. Si vous quittez les lieux vers 22

heures, vous risquez de compromettre toute la soirée minutieusement organisée par la maîtresse de maison. Votre départ sera vécu comme le signe que vous n'avez pas apprécié l'accueil qu'on vous a réservé, donc comme un désaveu incompréhensible, une véritable impolitesse.

Comme on le voit, il y a derrière tout cela des usages, des règles implicites, une étiquette que nous connaissons très superficiellement quand il s'agit de la culture de l'Autre. Parler n'est évidemment pas une obligation mais se taire pendant tout un repas est un signe qui ne sera certainement pas interprété de façon positive en France, même si sous d'autres cieux cela peut apparaître comme une marque suprême de distinction. Le silence n'est ni d'or ni d'argent dans un dîner français. Le samourai au cure-dents (pour qu'on ne lui fasse pas l'affront de lui proposer un repas) contemplant pensivement le *Gaidjin* (étranger) bavard, est pour ses hôtes français la quintessence de l'ennui. Essayons donc de faire un pas de plus dans notre tentative d'explication contrastive des politesses européenne et asiatique.

## V.- Pour aller plus loin

En 1970, à Tokyo, j'ai organisé un colloque franco-japonais pour l'enseignement de la langue française au Japon. En cette occasion, un remarquable spécialiste du Japon, le Révérend Père Georges Neyrand, à l'époque chargé de cours à l'Université de Tokyo, a présenté une communication en plénière sur un sujet qui provoqua pas mal de réactions : une Catégorie de la Langue française : la Transcendance. L'idée générale de son intervention, tout à fait juste au demeurant, était que pour un apprenant européen, apprendre une autre langue européenne ne pose pas de problème majeur. « Mais il en va autrement, dit-il, quand un Japonais se met à apprendre le français. Il doit subir au-delà de la bataille des mots, l'affrontement d'une autre vision des choses. D'un mot, l'étudiant japonais entre dans un nouveau Monde » (p.41).

Jusque là l'auditoire suivait assez bien les idées de l'orateur, mais les problèmes commencèrent lorsque G.N. expliqua «qu'une des découvertes majeures» que devait faire l'étudiant japonais était la Transcendance. Il y avait là, en effet, quelque chose qui pouvait paraître un peu humiliant pour l'auditoire relevé qui occupait la salle. Dire que l'étudiant japonais découvrirait la transcendance en apprenant le français, n'était-ce pas mettre en doute, envisagée d'une certaine façon, l'excellence nationale ? Les Japonais, tout de même, n'avaient pas attendu la langue française pour positionner leur pays, dans tous les domaines du savoir, au plus haut niveau mondial. La formulation, maladroitement a priori, appelait donc quelques explications pour être acceptable.

Je crois que l'idée majeure de G.N. est traduisible par un tableau de Raphaël où, au centre de la composition, on voit deux personnages : l'un, Platon, levant un doigt vers le ciel et tenant dans l'autre main, si mes souvenirs sont exacts, le Timée, un de ses derniers dialogues ; alors que l'autre, Aristote, baisse une main vers la terre et tient dans l'autre l'Éthique. Ces deux personnages représentent deux chemins : celui de Platon qui va de la réalité à l'idée, c'est-à-dire de la terre à l'idéal philosophique ; celui d'Aristote montrant que l'idéal philosophique ne peut

exister que dans son actualisation d'ici-bas. En quelque sorte, ces deux personnages représentent la transcendance platonicienne et l'immanence aristotélicienne. C'est à peu près à cela, je crois, que G.N. pensait en disant qu'un Japonais, formé dans une langue et une culture favorisant l'immanence plutôt que la transcendance, ne pouvait qu'être fortement embarrassé en se lançant dans l'apprentissage d'une langue-culture fortement imprégnée d'idéalisme platonicien.

Je n'entrerai pas dans tous les détails de sa démonstration, mais ce que j'en retiendrai, c'est l'opposition philosophique ainsi faite entre une langue et une culture qualifiées assez justement de « verticales », si l'on entend par là un mouvement de l'Être entier vers l'Absolu ; et une langue et une culture « d'une horizontalité sans limite » plaçant dans la relation sociale, dans le rapport à autrui, donc dans des existants concrets, l'explication toujours (ou presque) hic et mine, très objective, très opératoire de toute situation, de tout concept, de toute attitude. D'où un formalisme relationnel d'une infinie complexité qui est sans doute une clé pour commencer à comprendre quelques uns des mystères de l'immanente et subtile politesse asiatique.

« Tout discours en japonais, écrit G.N., est l'expression d'une relation sociale. La relation impose non seulement un certain degré de politesse, mais impose aussi largement le contenu même du discours. L'étudiant qui s'adresse à un professeur, non seulement lui parlera sur le ton requis par la relation étudiant-professeur, mais encore mettra dans son discours les propos que précisément un étudiant doit tenir à un professeur. Le même étudiant s'il s'adresse à l'un de ses cadets non seulement emploiera un autre ton, mais encore dira autre chose. La relation sociale n'est pas seulement le moule du discours, elle en impose le contenu. »

Il y a là, sans doute, quelque chose qu'on pourrait comparer à des situations françaises de communication, mais en restant certainement à la surface des choses. La réalité est nettement différente en profondeur dans la mesure où l'éducation japonaise (asiatique d'une façon plus globale) est moins soucieuse de construire un esprit critique manifestant indépendance et autonomie qu'un sujet ayant intériorisé une série illimitée de modèles qu'il sera ou ne sera pas en mesure d'actualiser (question d'éducation) selon les circonstances auxquelles la vie l'exposera. Même au niveau des opérations arithmétiques les plus simples (pour ne changer de sujet qu'en apparence), nos deux systèmes (l'occidental et l'asiatique) diffèrent considérablement. Je me souviens, par exemple, que j'ai été proprement épaté le jour où deux de mes étudiantes japonaises m'ont fait la démonstration d'effectuer des additions interminables, avec deux décimales après des nombres de deux chiffres que l'une d'entre elles lisait à vitesse rapide à l'autre. Cette dernière, les yeux fermés, déplaçait dans sa tête les boules d'un abaque imaginaire. Le résultat était immédiat. Point de calcul mental à la française en cela. Le mécanisme était ramené à une opération de vision mentale pure et simple avec mise en œuvre d'un modèle présent dans la tête de mon étudiante, et qui fonctionnait à la perfection. Mais je crois que pour comprendre encore mieux tout ce qui nous sépare de la culture et de l'intellect asiatiques, mieux vaut donner encore la parole à G.N.

« Je suppose, écrit-il, que vous arriviez inopinément dans une maison

où quelqu'un vient de mourir. C'est une situation assez peu fréquente. Le Français mis dans cette situation cherche à fabriquer une formule de politesse qui exprime son regret d'arriver dans de telles circonstances. Mais le Japonais agit autrement. Car en japonais il y a une formule prévue pour ce cas là. Un homme cultivé la connaîtra, même s'il n'a pas une seule fois dans sa vie l'occasion de l'employer ».

Un tel exemple, s'il est vrai - et je le crois, après 8 années passées au Japon - nous indique la source profonde des malentendus qui peuvent surgir dans nos rapports avec des représentants d'une autre culture que la nôtre. Mon propos n'est pas de déplorer ici l'incommunicabilité des peuples mais de plaider pour une prise en compte plus sérieuse de la culture en général, de la politesse en particulier, dans des classes où le français est une langue tout à fait étrangère.

### Quelques considérations didactologiques pour ne pas en finir avec la politesse

Toutes les réflexions qui précèdent n'ont certainement pas épuisé un sujet aussi vaste. La politesse, en effet, quel que soit le lieu du monde où on l'envisage, est toujours le résultat d'une convention tacite entre les hommes, d'où le titre de notre intervention : « Mouche ton nez, dis bonjour à la Dame » qui montre bien le caractère superficiel et hypocrite, parfois, de cette étrange étiquette sociale. Mais les conventions ne sont évidemment pas les mêmes partout et il est souhaitable de tenter de comprendre celle du pays étranger où l'on a le grand privilège de vivre un morceau de sa vie. Etre poli n'est pas seulement une vertu. Ce peut être même tout le contraire. Les refus administratifs, par exemple, sont d'une exquise politesse mais d'une hypocrisie et d'une méchanceté souvent redoutables. « La politesse, c'est l'indifférence organisée. Le sourire est un système. Les égards sont des prévisions » écrivait Valéry (Pléiade, 1960, p.621). Je pense qu'il faudrait sortir un peu de l'univers cotonneux où se placent certaines thèses de doctorat de ma connaissance portant sur la question. Deux travers me paraissent tout aussi regrettables en recherche, et, par voie de conséquence en pédagogie :

- d'abord celui qui consiste à donner dans le dithyrambe quand on parle de la politesse. Il est vrai qu'elle peut être la manifestation du meilleur d'un peuple mais que le pire parfois est à craindre. On trouve ainsi dans le Journal de Jean Cocteau (1942-1945), une anecdote qui montre excellemment ce que d'apparentes bonnes manières peuvent éventuellement cacher. Je cite le passage in extenso :

« Histoire type du métro en 1943. Une vieille dame y entre et un jeune soldat allemand lui cède la place avec une phrase fort courtoise. La vieille dame gifle le jeune Allemand à tour de bras. Le public s'attendait au pire, mais le jeune Allemand baisse la tête et ses camarades n'en mènent pas large. A la première station, ils se sauvent tous sans demander leur reste. On interroge la vieille dame, assise et qui triomphe. « C'est, répond-elle, que je comprends l'allemand : il m'a dit : « Mets ton cul là, la vieille vache ».

André Comte-Sponville, dans son *Petit Traité des grandes vertus*, (PUF 1995, p. 16) est encore plus critique à l'égard de la politesse lorsqu'il écrit : « La politesse rend le méchant plus haïssable parce qu'elle dénote en lui une éducation sans laquelle sa méchanceté serait encore excusable ».

Il serait donc bon d'ouvrir aussi la boîte de Pandore quand on parle de la politesse d'un peuple, de peur de donner dans le bien-pensant naïf. Une classe de langue-culture doit avoir le souci de la vérité, même quand cette dernière n'est pas toujours belle. Plus qu'une vertu la politesse peut être une arme, et des plus destructrices.

- Le deuxième travers consiste selon moi à tout ramener à des interactions langagières, surtout quand le chercheur est asiatique. Cela se comprend assez bien car l'enseignement de Confucius est particulièrement net en ce qui concerne le savoir et les mots : « *He who does not understand words, cannot understand people* » (celui qui ne comprend pas les mots ne comprend pas les gens). La sociolinguistique aidant, on passe ainsi à côté de certaines situations de politesse dans lesquelles les mots peuvent être totalement absents sans que la plus exquise étiquette manque d'être respectée. Demander le sel, dans un restaurant, à la table d'à côté, sans prononcer la moindre parole mais en accompagnant un geste de désignation de la salière d'une mimique humble et confuse de bon aloi, est certainement une manifestation de politesse supérieure à une phrase ampoulée alourdie d'un conditionnel et de mots inutiles du type : « Auriez-vous, s'il vous plaît, l'extrême obligeance de bien vouloir me passer le sel ? ».

Comme on le voit, les possibilités de jeu avec la politesse sont infinies et je crois et espère que dans les classes de FLE des années à venir on ne traitera plus à la légère cette figure emblématique du fonctionnement social de toute communauté. Mais là encore les vœux pieux ne coûtent pas cher et je suis hélas à peu près sûr que celui que je viens de former en est un.

## Références bibliographiques

Beck Sanderson : « *Confucius, Content and Topics* ».

<http://www.san.beck.org/Confucius4-what.html> pp. 1-16.

Bloomfield Léonard : *Langage*. Payot, Paris, 1970.

Bourdieu Pierre : *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982.

Cocteau Jean : *Journal d'un inconnu*, 1952, in Pléiade.

Comte Sponville : *Petit Traité des grandes vertus*, PUF, Paris, 1955.

Huston Nancy : *Dire et Interdire, Eléments de Jurologie*, Payot. Paris, 1980.

Neyrand Georges (R.P.) : « *Une catégorie de la langue française : la Transcendance* », in Actes du Premier Colloque pour l'Enseignement de la Langue française au Japon, Athénée Français. Tokyo, 1970, pp.41-50.

Polytechnique (Elèves de) : « *Ces Japonais qui nous intriguent* », <http://www.polytechnique.fr/elevs/binets/xpassion/Articles/xp3japon.html> pp. 1-5.

Valéry Paul : *Pléiade*, Paris, 1960.